

Fraternité, c'est un des maîtres mots de l'œuvre de Raymond Ceuppens, cet auteur bruxellois mort en 2002 à 65 ans, qui passa la fin de sa vie, notamment, dans le quartier ixellois de Matongé et dont paraissent aujourd'hui onze nouvelles pour la plupart inédites, assorties d'encre de Jean-Claude Pirotte et d'une préface amicale de Jean-Pierre Canon. Ecrivain discret, vivant en marge du sérail, cet amoureux des estuaires, ouvrier radoubleur de péniches, photographe, journaliste, sculpteur aussi, brièvement médiatisé quand il obtint, en 1982, le prix Rossel pour *l'Eté Pourri*, son troisième (et superbe) roman, Ceuppens pourrait être un personnage de Dhôtel - Escauts et ports contre Meuse et forêts -, comme les personnages de Ceuppens pourraient habiter les livres de Dhôtel. Des êtres instinctifs, solitaires, indifférents à ce qui fait courir le monde, habités par des rêves ou des lubies. Parfois fatalistes et paumés, mais sans désespoir, comme dans cette première nouvelle (*L'engagement*) où sourd une ambiance à la Tennessee Williams. Ou parfois désespérés par la souffrance du monde, comme dans *Le Fardeau*, où, là encore, la conscience d'être impuissant à partager cette souffrance partout présente et déclinée en spectacle permanent conduit un homme à sa propre mutilation. Fraternité, disait-on... Fraternité aussi, avec ce père d'un garçon qu'un accident a réduit à l'état de plante ou avec cet ancien routier plus attentif à des « projets » qu'à la fête organisée par son centenaire dans le home pour vieux. Parfois aussi, le texte campe un décor et profile un personnage avec une précision et une sensibilité toujours signifiantes et dispensatrices d'émotions qui se suffisent à elles-mêmes sans que l'auteur cherche nécessairement à « boucler » un récit. Le recueil de Ceuppens se referme sur l'étrange évocation d'un « errant » comme lui, dont un propos l'avait impressionné. D'aucuns se souviendront peut-être que, au temps de leur jeunesse folle, cet André Viatour, accusé d'avoir bouté le feu à des cinémas et à une librairie à Bruxelles, dans les années 1960, hantait alors *La Jambe de Bois* où, dans les hoquets du piano-casserole d'Albertus, il parlait d'*Amparo*, le roman d'amour qu'il avait écrit.

© Ghislain Cotton, *Le vif/L'express*

Raymond Ceuppens (1937-2002) fut un aventurier sur terre et sur mer. *Je souffre de cette espèce d'obsession, de nocturnité dans une ville portuaire, des rues venteuses qui donnent sur un bassin* écrivait-il à son ami Jean-Pierre Canon, aujourd'hui préfacier des nouvelles inédites, réunies pour notre bonheur. Romancier, auteur de *Sous la grand-voile* (1981), Prix Rossel pour *Le Bar des Tropiques* (1986), auteur de nouvelles : *Retour du vivant* (1987), il nous revient avec la brise du large. C'est justice, de temps à autre, qu'on raccommode le public avec les auteurs *oubliés*, comme on répare les vieux navires dans les bassins de radoub. On rencontre ici des personnages inclassables, hors du temps, lourds d'un secret, tels Giri, qui porte la vie comme un fardeau : *Il lui semblait interdit d'apporter du bonheur à qui n'était pas au fond de la souffrance, et la haine l'accrochait avec violence, haïr le bonheur de ceux qu'il aimait devenait une sorte de justice envers la souffrance*. On fait la connaissance d'un journaliste en chasse d'une innocente chanteuse à succès ; d'un naufragé volontaire, convoyeur malgré lui de déchets nucléaires ; du père d'un parachutiste handicapé ; de Lucien, soldat zélé qui refuse les promotions ; de Peter qui voyage pour la dernière fois sur le Helena Vanger promis à la casse... Il y a chez Ceuppens l'innocence conservée des marins qui scrutent la ligne d'horizon sans attendre un miracle, la solitude ténue des hommes à qui on ne la fait pas. La vie est une frêle embarcation et la traversée ne saurait faire oublier l'amertume des improbables retours. L'auteur, ici, nous embarque, avec la modestie taiseuse des confidents, sur un vaisseau précaire, en toute confiance et amitié...

© Les amis des Ardennes

Jean-Louis Massot, au Marché de la poésie, me donne ce livre de nouvelles d'un auteur belge, mort en 2002, qui a reçu le Prix Rossel, le Goncourt d'Outre Quiévrain, en 82. Il y a onze nouvelles, trois ont déjà été publiées (Europe, Le Monde, Le Soir), les autres ont été retrouvées par un radoubeur de bateau, et sont inédites. J'en ai lu la moitié dans le train au retour vers Auxerre. Et l'autre moitié en me réveillant. Ça faisait un moment que je n'avais pas lu un recueil de nouvelles avec cette boulimie. Les nouvelles sont classées chronologiquement, et la première date de 72. On ressent bien ce côté un petit peu passé qui donne une couleur sépia au style bien personnel de Raymond Ceuppens.

Ensuite, il y a cette localisation en Belgique vers Bruges et Ostende, un rien décalée, qui dépayse paradoxalement. Enfin la plupart des récits gravite autour du monde marin, et l'on y pénètre si précisément et si simplement qu'on croit connaître ce que l'on découvre en fait. Ce qui m'a frappé, mis part que le lecteur s'attache aux personnages qui deviennent aussitôt familiers, c'est l'atmosphère générale qui se dégage entre fraternité et désarroi. On aime aussi bien qu'on meurt dans ces morceaux d'existence où les gens se rencontrent de manière rien moins qu'anodine, et croisent leur destin salvateur ou mortifère. La galerie de portraits pourrait résumer l'œuvre en filigrane. Enfin souvent un temps de chien nimbe ces bribes de gens.

© **Jacques Morin in Décharge**